

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 24, Number 2 (140), March–April 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1982). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 24(2), 96–109.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pour non-liseurs

FRANÇOIS HÉBERT

CHRISTIANE LÉAUD-LACROIX

FRANÇOIS RICARD

YVON RIVARD

Désormais 1929 ne sera plus uniquement l'année de la crise mais aussi celle de la parution de ce roman d'Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, que la collection Folio nous invite à lire ou à relire. Car ce livre, quoique moins complexe que *Ulysse* de James Joyce auquel on l'a souvent comparé, n'en demeure pas moins une véritable «cathédrale de prose». Ici, la «coquille de noix», pour reprendre une autre expression joycéenne, dans laquelle l'auteur réussit (en 623 pages) à enfermer tout un monde, c'est la place Alexandre au cœur des bas-fonds de Berlin. Les premières pages recueillent à sa sortie de prison Franz Biberkopf «jadis déménageur, cambrioleur, souteneur, meurtrier» alors que les dernières le montrent à «son poste de concierge suppléant dans une modeste usine». Entre ces deux états, le cheminement de la conscience chez un être dont la seule faculté jusqu'alors consistait à pouvoir perdre ou prendre rapidement du poids. Jung comparait *Ulysse* «à dix-huit cornues d'alchimistes soudées l'une derrière l'autre et dans lesquelles, avec des acides, des vapeurs empoisonnées, des refroidissements et des chaleurs vives se distille l'homonculus d'une nouvelle conscience universelle». Plus modeste, Döblin réduit de moitié le nombre de cornues pour obtenir sensiblement le même résultat,

à savoir la complexification progressive de la pensée jusqu'à ce que celle-ci atteigne cette simplicité qui marque la découverte du réel: «Biberkopf est un petit ouvrier. Nous savons ce que nous savons et notre science, nous l'avons payée cher». Pour cela, il aura fallu traverser les descriptions minutieuses des abattoirs de Berlin, écouter des bulletins de météo que Musil lui-même aurait enviés, entendre l'argot berlinois se mêler au lyrisme de Schiller, voir Job hanter les cabarets et Babylone la mémoire de Berlin. Récit d'une étonnante variété stylistique, récit épique... oui, mais sans que la lecture soit cette épreuve à laquelle la modernité nous a accoutumés. L'épreuve se situe ailleurs, dans les bas-fonds de chacun où s'élabore difficilement l'alchimie quotidienne du regard.

Y.R.

*

La livraison d'automne (1981) de **Voix et images** s'ouvre par un dossier sur «une des personnalités les plus importantes de la littérature québécoise»: Adrien Thério. Comme d'habitude, on a d'abord droit à un entretien du fidèle Donald Smith avec le «phénomène Thério», où celui-ci, ne reculant devant rien, déclare que «la littérature c'est la passion sous toutes ses formes, c'est l'être humain tout entier qui lutte contre les forces du mal», confesse qu'il ne s'est «jamais senti à l'aise parmi les intellectuels» et note qu'il a été injustement traité par la critique. Viennent ensuite deux études d'universitaires: celle de Réjean Robidoux, qui dit qu'Adrien Thério, qui est «exactement un martyr», a été injustement traité par la critique, puis celle d'André Vanasse, qui dit qu'Adrien Thério a été injustement traité par la critique. Au total, ce dossier tâche donc de «rendre justice» à «un des porte-parole littéraires les plus importants du Bas-du-Fleuve» qui a été jusqu'ici injustement traité par la critique. Suit une importante bibliographie où Louise-Marie Provencher, après avoir dit «un merci très sincère à Monsieur Adrien Thério pour sa précieuse collaboration», recense en une vingtaine de pages tout ce qu'a écrit l'auteur, de ses romans à ses lettres au *Devoir*, de ses *French Irregular Verbs / Verbes irréguliers français* à ses impressions de voyage inédites, en passant par de nombreux manuscrits comme *Sur la grande allée*, *Dany ô ma*

mie et Suzanne Suzon, «chansons (textes dactylographiés) 1 p.», autant de textes injustement traités par la critique. Voilà donc une heureuse initiative de *Voix et images*, qui annonce d'ailleurs, pour l'un de ses prochains numéros, un spécial *Jean-Paul Petit*, autre grand écrivain injustement traité par la critique.

F.R.

*

De Guy Cloutier je n'avais pas aimé les récits *Les Chasseurs d'eaux* ni *La Main mue*, mais voici qu'il publie un intéressant recueil (*Cette profondeur parfois*, l'Hexagone, 1981) composé de quatre suites, «Margelles», «Le Passeur», «Inextinguible laine» et celle qui donne son titre à la somme. Les trois premières rappellent beaucoup la manière de Michel Beaulieu: par un certain lyrisme, sobre et violent à la fois, et par un même et haut souci de se mesurer avec le Temps. La dernière est la plus originale: s'y déroule un étrange et fascinant drame où jouent des animaux (un chat, un serpent, un singe, un bœuf, un grillon...) autour d'un buisson, une allégorie manifestement, dont l'enjeu est la connaissance du *nom*, et les figurants, déguisés sous des formes animales, des idées et des sentiments, des trajectoires de l'esprit et de l'âme. On regarde ces jeux, on s'interroge. J'aime que Cloutier ait cette curiosité, ces ruses et cette profondeur, qu'il aura encore, je n'en doute pas.

F.H.

*

Michel Tourier, *Le Vol du vampire*, Mercure de France, 1981, 398 pages.

«Un livre, nous dit Michel Tournier, est un oiseau sec, exsangue, avide de chaleur humaine, et, lorsqu'il s'envole, c'est à la recherche d'un lecteur, être de chair et de sang, sur lequel il pourra se poser afin de se gonfler de sa vie et de ses rêves.»

A son tour le lecteur est vampire qui se jette sur le livre pour s'y repaître, y vivre, dans une débâcle d'images, de correspondances, de chocs, de déclics. Le lecteur guette le texte, amoureux de l'alchimie qui naît de cette intimité subtile entre les mots de l'autre et son propre univers intérieur.

Nous sommes, dans *le Vol du vampire*, ce lecteur vampire d'un lecteur lui-même vampire de textes et d'auteurs que nous avons «vampirisés» nous-mêmes. Que d'intermédiaires et pourtant, surprise! Nous voilà soudain partis en bordée, entraînés joyeusement par le rythme vagabond des anecdotes, des paradoxes, des clés, des rêves, des classifications personnelles jaillis de notre extravagant Tournier que nous rangerons parmi ceux qu'il appelle les «orexiques», les gourmands de la vie comme Colette et Gide auxquels il a consacré deux de ses plus beaux chapitres.

Il nous parle de mythes: celui de Tristan et Yseult, opposé à celui de Don Juan, tous deux mythes de la révolte anti-conformiste, représentant l'envers et l'endroit, complémentarité douloureuse, d'une même fidélité: d'une part la «stabilité marmoréenne et lunaire» de Tristan, de l'autre la «vibration pétillante et solaire» de Don Juan; soit la femme, soit l'homme.

Il nous brosse quelques beaux portraits de femmes: Madame Germaine de Staël, amie de Talleyrand et ennemie de Bonaparte qui l'enverra en exil, grande femme de lettres, «sultane de l'esprit», autre «orexique» qui finira pourtant par mourir de satiété et d'ennui. Quant à Isabelle Eberhardt, fascinée par l'Islam maghrébin, elle vagabonde à travers le désert, habillée comme un homme, buvant et jurant comme un cosaque, jusqu'à sa mort accidentelle.

Puis vient le tour d'Henri Lartique, le photographe du bonheur dont le regard limpide semble créer, susciter la réalité à son image d'homme admiratif et émerveillé.

Fascinant le récit, par documents interposés, de la double mort passionnément préparée puis exécutée de Henriette Vogel et du poète Heinrich von Kleist dans une auberge allemande au bord du lac Wannsee.

Et l'on passe de l'amour singulier de Henri de Campion pour une de ses petites filles, à Gavroche, Tarzan et l'Oscar du *Tambour* qui rejettent, à leur manière, le monde des adultes. De Zola photographe, à Lévi-Strauss et Denis de Rougement. Des mal aimés de la littérature, Justin le commis amoureux et silencieux, à Charles Bovary le doux, le confiant et le fidèle.

Une vie foisonnante déborde à chaque page et rend contagieux ce désir de comprendre, de lire, de voir.

C.L.-L.

*

Imaginez une île (la Sardaigne), sur cette île une petite ville (Nuoro) dont un célèbre juriste à la retraite (l'auteur) entreprend d'écrire la chronique. Imaginez ensuite cette chronique allant insensiblement du réalisme au fantastique et l'auteur sous les traits d'un Pierre Jakez Hélias qui aurait lu Gabriel Marquez. Enfin, cessez d'imaginer et lisez plutôt *Le Jour du jugement* (Gallimard) de Salvatore Satta pour découvrir à quel point la distinction entre réalisme et fantastique est illusoire. Pour qui sait voir, les tapis volants ou les assomptions ne sont que des artifices. Chez Satta, les êtres et les lieux entrent dans la fiction comme on entre dans la mort, c'est-à-dire sans quitter le sol qui n'est peut-être qu'un phantasme plus tenace que les autres. Sept mille habitants parmi lesquels un évêque, vingt-six chanoines et une multitude d'hommes de loi paissent bergers et bandits. Et tous ces braves gens rêvent les yeux ouverts, prisonniers d'une image, comme ils le sont de l'île, qu'ils l'aient ou non quittée. Après une brillante carrière sur le continent, Satta rentre en lui-même. Pour y creuser sa fosse et y ensevelir une seconde fois ses morts. *Every man is an island* que le jour du jugement délivre de sa mémoire. Satta, dont c'est le seul livre, a compris (comme les plus grands) que «ce qui pèse dans l'homme, c'est le rêve» (Bernanos).

Y.R.

*

René Descartes, *Discours de la méthode et autres textes*, présentation, chronologie et notes par Jacques Morissette, Montréal, L'Hexagone / Minerve, 1981, collection «Balises» (n° 1), 182 pages

Il importe de signaler la parution de cet ouvrage, et d'espérer que la collection qu'il inaugure s'augmente rapidement de nouveaux titres qui soient à la hauteur de celui-ci. Certes, on disposait déjà d'éditions du *Discours* en format de poche (Garnier-Flammarion, 10 / 18 notamment), mais il n'y en aura jamais trop, et celle-ci a le mérite, en plus d'être particulièrement soignée, de contenir une admirable présentation signée par

Jacques Morissette, professeur au Cegep de Limoilou. Cette présentation, intitulée «Modernité de Descartes», est, je ne crains pas de le dire, un des plus beaux textes qu'il m'ait été donné de lire depuis plusieurs années dans l'édition québécoise. Beau de pensée, d'abord, par la finesse et la pénétration de l'analyse, par sa liberté, son ironie, par cette parfaite fusion de connaissance et d'admiration. Mais beau d'écriture aussi, par sa sobriété, sa correction, son refus du jargon d'école, sa précision et sa «respiration» toutes classiques, par cette façon de vous conduire en toute simplicité, mais sans ménagement, vers des conclusions aussi lumineuses que dévastatrices. Bref, une prose critique exemplaire, dont l'efficacité donne vraiment à *relire* le texte cartésien, le *réactive*, le rend, je ne dis pas seulement plus proche de nous, mais *nôtre* littéralement, l'inscrit au cœur même de notre propre pensée, mieux: de notre propre conscience d'hommes modernes. Que cela soit catalogué philosophie ou littérature, peu importe; ces quelque quarante pages sont un événement. On regrettera seulement que les éditeurs aient cru nécessaire d'ajouter une notice un peu simpliste sur «Descartes et le destin de la philosophie au Québec» et de mêler, dans la «Chronologie» qui accompagne le texte, les annales de la Nouvelle-France à l'histoire intellectuelle de Descartes, comme s'il avait fallu à tout prix «nationaliser» de quelque façon le *Discours de la méthode*. Réflexe compréhensible, et qui s'éteindra peut-être avec le temps. Car ni Descartes ni le texte de Morissette n'ont besoin d'être ainsi «enracinés».

F.R.

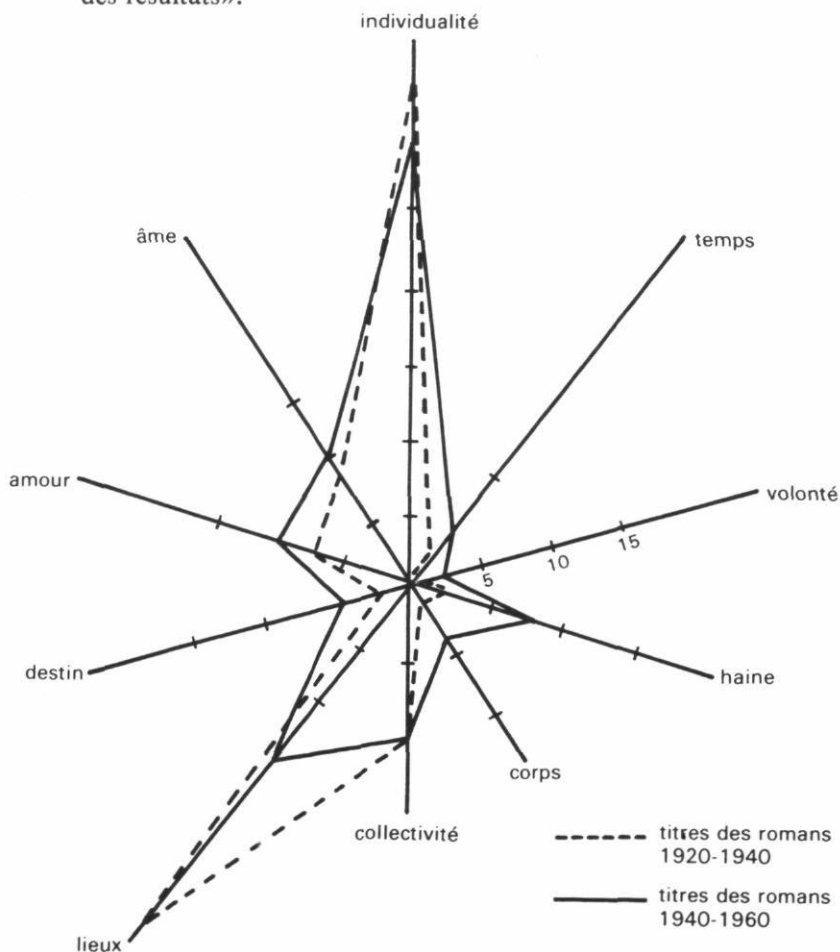
*

Je viens de terminer la lecture de *Les Géorgiques* (Editions de Minuit) de Claude Simon où il s'avère que: 1) le parti pris des choses est l'une des formes les plus subtiles de l'abstraction; 2) l'inaccomplissement est l'essence même de la durée; 3) la superposition de trois personnages n'en crée aucun; 4) la perfection est souvent insupportable; 5) les lecteurs pressés doivent s'abstenir d'un roman qui couvre trois siècles, se lit en dix heures et ne dure qu'un instant.

Y.R.

*

La même livraison de **Voix et images** (automne 1981) contient aussi quelques études magistrales, dont celle de Richard Berger qui, pour se sauver du temps sans doute, se penche savamment sur les *titres* des romans québécois entre 1940 et 1960. De cette hardie compilation se dégage bientôt un système extrêmement révélateur que, pour la clarté de son exposé, le critique résume en la figure suivante, établie «après pondération des résultats»:



Un peu plus loin, c'est au tour de Janine Boynard-Frot de présenter ses travaux sur «Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise». Ces audacieuses recherches prouvent hors de tout doute, à partir de l'examen approfondi d'une douzaine de manuels d'histoire de la littérature québécoise, que la socialisation des individus par l'Institution Scolaire «implique un camouflé des intérêts de la classe dominante» et que «dans l'ordre social les femmes entretiennent des rapports de soumission et de dépendance face aux hommes».

Tous ces résultats extrêmement utiles et novateurs démontrent à l'envi l'efficacité de la méthode critique, qui a toute la subtilité d'une recette de Sœur Berthe: Introduction: définir l'outillage conceptuel en résumant quelque savant ouvrage français ou américain; développement: brasser à l'aide de cet outillage votre corpus québécois, qu'il vous suffise de cueillir dans quelque bibliographie; conclusion: montrer par $a + b$ comme le corpus cadre bien avec les concepts, et ceux-ci avec celui-là. Dactylographier le tout, le poster à *Voix et images*, et acheminer votre demande de promotion au directeur de votre Département.

F.R.

*

Il est de mise, en France, d'évoquer Proust dès qu'un auteur fait dans les enfances nostalgiques qu'on retrouve au hasard d'un biscuit ou d'une photo. Ainsi *L'Enfant d'Edouard* (Mercure de France), second roman de François-Olivier Rousseau qui a mérité le prix Médicis 1981, serait proustien tant il baigne dans le rose et le sépia qui sont, comme on sait, les couleurs mêmes de la méditation et de la carte postale. S'il faut en croire ce roman, les vedettes de cinéma ne font des enfants ni très forts ni trop intelligents mais d'une sensibilité exquise nourrie de tous les clichés imaginables. Et si l'auteur déclare que cette «grande flamme tragique dont il avait un instant illuminé sa vie n'était plus qu'une lueur exténuée sous un peu de cendre», la critique s'empresse de noter la pureté toute classique de la phrase. Racine et Proust doivent se retourner dans leur tombe. Il est bon que des prix littéraires récompensent la fidélité à la tradition et nous obligent ainsi à relire nos classiques.

Y.R.

*

Petite histoire scandaleuse. Depuis près de vingt-cinq ans, Fides diffusait au Québec deux éditions de *Trente arpents*: une édition régulière dans la collection du Nénuphar, et une jolie édition de poche, dans la collection «Bibliothèque canadienne-française» (avec des notes et une petite présentation à l'usage des étudiants). La vente de ces deux éditions était cependant interdite en France, car cela aurait nui aux intérêts de la maison Flammarion, détentrice des droits sur le roman de Ringuet depuis sa parution en 1938 et qui ne l'avait pourtant jamais réédité pour la peine; mais quand même, il fallait protéger le marché, n'est-ce pas? Cette situation, déjà, était bizarre. Mais voici que ces messieurs de Flammarion ont résolu d'aller encore plus loin dans le protectionnisme: ils ont retiré à Fides le droit d'éditer et de vendre *Trente arpents* même au Québec. Pourquoi? Eh bien, parce que ces mêmes messieurs ont simplement décidé de ressortir ce vieux titre et de l'exploiter à nouveau pour leur compte, en le confiant à la collection *J'ai lu*, qui pourra ainsi rentabiliser ses opérations sur le marché québécois, lesquelles opérations, comme chacun sait, périlcliaient depuis toujours. Nous voilà donc, pour ce classique de notre littérature, *obligés* de l'acheter dans cette collection, sous une couverture horrible (et invraisemblable: le paysage représenté fait peut-être penser à la Bourgogne, mais sûrement pas à la région de Yamachiche) et à un prix qui n'a rien de plus avantageux que celui que pratiquait Fides. Mais cela ne serait rien, si cette obligation n'était en même temps une privation et, à proprement parler, un acte de *censure*. Je m'explique. Ringuet a publié en 1938 une première version de son roman chez Flammarion, et c'est cette version que reprend aujourd'hui l'édition *J'ai lu*. Pourtant, dans les années cinquante, Ringuet a repris son texte et en a remanié assez profondément l'écriture (comparez seulement la première page et vous verrez). Or cette version remaniée était précisément celle que contenaient les deux éditions Fides, version remaniée qui se trouvait donc — étant donné le principe de «la dernière version publiée du vivant de l'auteur» — à constituer le texte *définitif* de *Trente arpents*. Ce dont nous privent par conséquent les génies en marketing de Flammarion, ce qu'ils censurent littéralement, c'est ce texte

final, le seul véritablement «intégral» et qui est devenu aujourd'hui hors-la-loi, inexistant, rayé à toutes fins utiles de la littérature. J'ai toujours refusé de souscrire à la thèse du colonialisme culturel français, mais devant tant de mépris, devant un *vol* aussi indécent (vol qui a du reste échappé aux fins limiers de l'UNEQ...), comment faut-il réagir?

F.R.

*

Alain Robbe-Grillet, *Djinn, un trou rouge entre les pavés disjoints*, roman, Paris, Editions de Minuit, 1981, 146 pages

Ce roman, commandé par une université américaine pour initier progressivement les étudiants à la grammaire française, s'il est écrit effectivement dans une langue claire et irréprochable, nous plonge dans un univers pour le moins déroutant et fantaisiste où l'on oscille constamment entre le rêve, l'hallucination, le souvenir, l'impression de déjà-vu, le jeu théâtral, la course au trésor, la fantaisie chronologique. Les chapitres tournent lentement comme dans un kaléidoscope: les situations se répètent sans jamais être les mêmes, variations sur un thème; les personnages se superposent, se retrouvent, dans des arrangements différents. On croit s'y retrouver et l'on s'y perd toujours, sans ennui, dans un cercle qui semble toujours sur le point de se refermer. Le jeu des mosaïques colorées, les recompositions scéniques nous plongent dans un univers à la Paul Delvaux: personnages pétrifiés, hiératiques qui sont énigmatiquement statuaire et sensuels à la fois, dans un décor dépouillé et insolite: rue rectiligne, palissade, chambre inachevée, hangar mystérieux. Une ronde d'enfants qui ont tous nom Marie et Jean jaillissent comme des marionnettes pour guider l'étrange narrateur dans une aventure où l'onirisme baigne le tout pour notre plus grand plaisir.

C.L.-L.

*

Michèle Lalonde, *Petit testament*, Montréal, Les Compagnons du Lion d'or, 1981, 27 pages, illustration d'Anne-Marie Champagne.

Voici, imprimé à la main et tiré à 220 exemplaires par un groupe d'adolescents d'Outremont, un bel exemple d'édition marginale, préparée avec soin, vendue seulement par souscription et destinée autant à la délectation qu'à la lecture. On regrette un peu que le texte ne soit pas un véritable inédit, ce qui devrait normalement s'imposer dans ce type d'ouvrage. Pour le reste, c'est un texte émouvant, qui dit, en d'autres mots, ce que disaient *Profession: écrivain* de Hubert Aquin ou *Un si long chemin* de Gaston Miron: que la poésie réside avant tout dans la prose, et la subversion, dans l'ironie. Ce genre d'édition devrait se multiplier, non seulement parce qu'il permet la qualité, mais aussi parce que c'est un mode de publication particulièrement *réaliste*, dans l'état actuel de la littérature. Il consiste en effet à ne rechercher ni le profit ni la notoriété publique, à ne viser qu'un nombre réduit de lecteurs, et, pour l'écrivain, à travailler dans une liberté et une modestie absolues.

F.R.

*

Si vous n'avez pas lu *Le Troisième policier* (Hachette, Bibliothèque anglaise) de Flann O'Brien, vous ne connaissez rien de «l'omnium qui est l'essence première intérieure et naturelle cachée de la racine du noyau de toute chose»; vous ignorez les dangers que vous courez (en vertu de la célèbre théorie de «l'échange des atomes») à rester trop longtemps assis sur votre bicyclette; et vous croyez sans doute ignorer ce qu'est la vie après la mort alors que vous la connaissiez si vous regardiez mieux et avec des crayons de couleur ce que vous avez déjà sous les yeux. Bref, si vous n'êtes pas trop attaché à votre voiture et au principe de non-contradiction, vous aimerez ce livre où le merveilleux, l'absurde et l'humour se rencontrent quelque part entre Lewis Carroll et Samuel Beckett. En exergue, cette phrase de Shakespeare: «Puisque les affaires des hommes sont incertaines, la raison est ce qui peut leur arriver de pire». Aucun policier, même le troisième, ne pourra jamais réfuter un tel principe. Je voulais vous parler de Queneau qui publiait à peu près à la même époque (1947) *On est toujours trop bon avec les femmes*. Mais comme le roman de O'Brien dépasse celui de Queneau de plusieurs bicyclettes et que la vie est courte, j'ai préféré vous envoyer directement au paradis.

Y.R.

*

Mais le plat de résistance, dans cette même livraison (décidément inépuisable) de **Voix et images** (automne 1981), l'Article-Type, le Parangon d'article, c'est celui de Guildo Rousseau et Lucie Grenier-Normand intitulé «Discours romanesque et discours urbain» (en non pas, platement, «le thème de la ville dans le roman»). Les auteurs commencent par bien établir une distinction extrêmement importante: entre la ville, qui est faite «d'espaces réels ou physiques», et le roman, qui, lui, «n'existe qu'en vertu du langage»; donc, ne pas confondre. Cette utile précaution une fois prise, les auteurs en viennent au propos central de leur étude, à «la question qu'il nous apparaît *essentiel* de poser: quelle symbolique de la ville peut-on dégager d'une douzaine de romans parus entre 1925 et 1950 et dont les paramètres de l'action se situent à l'intérieur des villes mauriciennes les plus importantes, Trois-Rivières, Shawinigan, La Tuque et Louiseville?» Problème essentiel, en effet, puisqu'il fait l'objet d'une recherche actuellement en cours à l'UQTR et financée par le Ministère de l'Éducation, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et l'UQTR, recherche qui a pour but ultime de «dégager, décrire et analyser les composantes dynamiques (et non pas statiques) de l'espace littéraire mauricien (attention: il ne s'agit pas de l'espace littéraire de Maurice Blanchot, mais de celui de la Mauricie) à travers un corpus de 65 romans québécois parus entre 1850 et 1950 et écrits soit par des romanciers de la région elle-même, soit par des romanciers de l'extérieur mais qui ont campé (non pas eux mais) l'action de leurs récits en Mauricie». On se demande comment la communauté intellectuelle du Québec a pu jusqu'ici se passer d'une étude aussi cruciale, qui porte sur des œuvres aussi injustement traitées par la critique que *Nuages sur les brûlés* d'Hervé Biron, *La Campagne canadienne* d'Adélard Dugré, s.j., *L'Homme à la physionomie macabre* de Moïsette Olier, *Madame Després* de l'abbé Eddie Hamelin ou l'immortel *A la hache* d'Adolphe Nantel. Mais heureusement des chercheurs désintéressés se sont enfin mis à la tâche, et ce premier article indique déjà la richesse des découvertes à venir. Ainsi, l'on n'ignorera plus désormais que le décor urbain, dans le roman de la Mauricie entre 1925 et 1950 (et que de merveilles ne trouvera-t-on pas

quand on fouillera la période antérieure!), est dominé par les clochers d'églises et les cheminées des usines de pâtes et papiers (lesquelles, notent judicieusement les auteurs, «surchargent le paysage urbain d'une signification symbolique qui influe sur les relations de l'homme mauricien avec sa région»). D'ailleurs, «la variété des termes employés par les romanciers pour désigner les usines de pâtes et papiers démontre bien la place que celles-ci occupent dans l'imaginaire mauricien: *fabrique de pâte de bois, papeteries, moulins à papier, pulperies, usines de pulpe, industries du bois et manufacture de pulpe*». Mais cette inventivité, cette inépuisable richesse lexicale n'est rien à côté du nombre de rues que l'on voit dans le discours urbain du roman mauricien. Dans les villes tentaculaires de la Mauricie, en effet, il y a beaucoup de rues, d'où la question très pertinente que posent les auteurs: «Les personnages se sentent-ils à l'aise dans les rues de leurs villes?» Comme je ne veux pas vendre la mèche, je laisserai cette question sans réponse, pour insister en terminant sur la découverte peut-être la plus importante de ces deux chercheurs, découverte si surprenante qu'elle n'a pu venir qu'au bout de patients dénombrements et de comparaisons sans fin. Mais si pénibles qu'ils fussent, ces efforts ont été récompensés, puisqu'ils ont permis de mettre à jour l'une des dimensions les plus caractéristiques et les plus singulières de la littérature et sans doute aussi de l'imaginaire mauriciens: c'est que «les personnages du roman mauricien attendent toujours avec impatience les indices du réveil de la nature après un long hiver; la température devient plus clémente et le citadin de Trois-Rivières, de Shawinigan ou de Louiseville (on ne dit rien de celui de Grand-Mère, malheureusement) éprouve une sensation de bien-être ou même d'euphorie (oui d'euphorie) contagieuse en savourant la douceur des premiers beaux jours de mai; il revoit enfin la terre, couverte de neige depuis six mois (tiens, comme c'est curieux!), il peut la toucher, en évaluer la densité et la fertilité (sans doute en tondant son gazon); en déambulant au gré de ses fantaisies dans les rues de sa petite ville de province, il a le sentiment de renaître à la vie (il faut le faire: renaître à la vie à Louiseville!)...» Tout ce qu'on espère après une telle lecture, c'est que les récentes coupures budgétaires de Monsieur Parizeau (un type de Montréal) n'affecteront pas des projets de recherche aussi essentiels à

l'activité intellectuelle du Québec, et que *Voix et images* continuera à mettre la main sur des manuscrits aussi décisifs.

F.R.

Notes sur «*Artistes québécois: 9 ateliers*»

La direction de la Société Radio-Canada nous demande de préciser que les textes consacrés aux artistes québécois parus dans le no 139, ont été extraits d'une série de trente-neuf émissions de Radio-Canada intitulées L'ATELIER, composées d'une entrevue avec l'artiste et d'un texte d'écrivain. Cette série a été diffusée au réseau MF, le mardi à 19 heures, du 2 septembre 1980 au 31 mars 1981. Durée: 59'45''.